

Interview dans les bois

Véronique Walter raconte sa passion des arbres et de la couleur, en balade sur les chemins de l'arboretum.

Découvrez les bâches réalisées par le studio Deriaz sàrl à partir des oeuvres de Véronique Walter ! Une boucle de 2,1 km qui vous fera admirer aussi l'arboretum !

Tes inspirations, jusqu'à présent, étaient soit conceptuelles soit urbaines, qu'est-ce qui t'a fait passer à la nature ?

La nature m'a toujours inspirée. Je peux me promener tous les jours, au même endroit, faire la même marche, tout sera différent : la lumière, les couleurs, le vent dans les feuilles. La forêt est pour moi un lieu de ressourcement et de travail. En marchant, je pense à certaines compositions ou autres problèmes techniques et la marche ouvre l'esprit. Je reviens à l'atelier avec des idées ou des solutions nouvelles.

Mais tu n'avais jamais peint la forêt.

Comment interpréter la forêt ? Cette question me hante depuis de nombreuses années. Quand je dis forêt, c'est la forêt à part entière, avec ce qui est au sol, que je peux aussi annuler pour la rendre immaculée, souligner l'enracinement des arbres, le lieu où le tronc touche le sol, pour voir comment les arbres sont ancrés dans la terre.

Ton oeuvre a toujours été figurative mais il me semble qu'il y a des détails, comme ce lieu d'enracinement dont tu parles, qui touchent à l'abstraction.

Je pense effectivement que j'arrive de plus en plus à l'abstraction. Si on zoome sur un entrelacs de branches, on voit des lignes, des vides, des pleins et des torsadés. Pour moi, l'intérêt de représenter la forêt avec ses épines et ses feuilles n'est pas de faire du figuratif, mais bien de trouver des formes et des gestes à interpréter. Cet amoncellement de feuilles ne sont pas dessinées les unes après les autres à la manière naturaliste.

Où te places-tu par rapport à un artiste naturaliste ?

Contrairement à lui qui sera dans l'observation pure, je me situe dans une recherche picturale et chromatique du sujet. J'aborde la forêt comme un visage ou une ville. Mon travail est chromatique, même si j'ai aussi dessiné des forêts en noir et blanc. Je suis une passionnée de la couleur et j'aime décorifier celle que j'ai devant les yeux jusqu'à trouver la gamme chromatique qui la constitue. En forêt, je cherche les couleurs qui composent les teintes finales : le brun est un

mélange proche du noir ; dans les ombres, je vois du violet et du bleu foncé. Le vert est une couleur compliquée, une secondaire faite des deux primaires jaune et bleu, mais on n'a jamais la bonne proportion de jaune et de bleu dans un tube de vert. Et dans la nature, il n'y a pas un vert, mais des verts, et pas un n'est égal à l'autre. Les différentes essences ont chacune leurs verts, que l'on peut encore mettre au pluriel.

Tu utilises des stylos verts ?

De temps à autre, mais très peu. Je préfère composer, tant cette couleur est complexe. Il y a des verts à tendance grise, d'autres à tendance jaune, ou presque mauve. C'est une couleur bizarre et même les mots qui la désignent sont bizarres. Par exemple le « vert Gruyère », qui est un vert immaculé, comme dans les paysages de Gruyère, où l'herbe ressemble à un tapis de maquette uniforme. Mais aussi le vert tendre, le vert Véronèse avec beaucoup de bleu, le vert turquoise, encore plus difficile à faire que le vert. D'ailleurs, selon les marques de peinture, le turquoise est du vert turquoise ou du bleu turquoise. Mais je n'utilise que rarement des couleurs pures. J'aime composer mes couleurs.

Tu les vois vraiment dans la forêt ou sur tes toiles ?

Moi je les vois in situ. Quand je regarde une feuille, je vais chercher le pourcentage de jaune et de bleu. Regarde ce tronc : tu y vois du gris, non ? Si je devais le représenter, je n'utiliserais pas de brun, je le traiterais avec des violets dans les ombres et des roses pour la lumière.

Ce qui signifie que tes oeuvres nous montrent ce que nous pourrions voir en forêt ?

Pourquoi pas. Mais c'est aussi une manière personnelle d'imaginer la forêt, que j'ai toujours trouvée magique. Dans la forêt vivent des fées et des gnomes, c'est ce côté féérique que véhiculent mes couleurs. Quand on est dans la couleur, on voit la couleur.

Tes forêts sont-elles toujours des interprétations ?

Je pars d'une image réaliste, croquis ou photo, prise dans la nature et je la réinterprète en atelier. Le copier-coller ne m'intéresse pas. Ce qui signifie que l'on ne peut pas retrouver le lieu de telle oeuvre. Encore une fois, je ne suis pas naturaliste. Mon but n'est pas que l'on puisse identifier l'arbre, mais que l'on ressente l'ambiance de la forêt. Je préfère l'approche sensible et émotionnelle à la reproduction photographique.



Cette approche sensible, tu la peins avec des stylos feutres. Comment cette technique s'est-elle imposée ?

Les feutres sont devenus une évidence quand j'ai commencé à croquer des forêts en voyage. J'emportais avec moi des pots d'acrylique, des pinceaux, tout un barda qui restait dans le bus et je me retrouvais avec mon carnet et un stylo, qui inscrit la ligne plus directement et plus sûrement que le crayon. Au début, c'était une question de praticité. Puis je me suis rendu compte que j'aimais beaucoup ce mouvement de sismogramme de la main et que je pouvais varier les types

de feutres. Je travaille avec des acryliques, c'est-à-dire des stylos qui se remplissent de peinture acrylique, avec des Posca markers indélébiles et toutes sortes de feutres qui me tombent sous la main, avant de les fixer et les vernir. Et j'utilise comme support du tissu, que j'imprègne, ce qui permet l'adhérence du stylo et la transparence du rendu. Le tissu est souple et vivant. Il est mouvant comme la forêt dans le vent.

Avec chaque thème, tu explores une technique différente.

Oui. J'ai fait beaucoup de peinture à l'huile, pendant des années et j'en fais encore. Mais je me rends compte que j'ai envie de m'alléger. Avant les feutres, j'ai utilisé des crayons de couleurs pour les portraits. Ce sont des techniques d'enfance qu'on oublie généralement une fois adulte, délaissant leurs potentialités. Le feutre est vif, direct, mais on peut le superposer. Sur certains troncs, il y a dix ou douze passages. Comme si je décomposais la couleur en l'observant et la recomposais sur la toile en plusieurs couches. J'aime beaucoup les mélanges : je commence par tracer en jaune, qui peut être un stabilo très volatil, auquel je superpose de l'acrylique avant de finir au Posca, ce qui permet des structures différentes.

Ton espoir serait-il qu'en sortant de ton expo ou en rencontrant tes bâches sur les chemins, les gens voient les arbres de l'arboretum différemment ?

Je n'ai pas cette prétention. L'arboretum est un écrin dans lequel mon travail est invité. C'est une autre vision des choses. On peut

choisir de continuer à voir les arbres verts et bruns. Pourvu qu'on les regarde, qu'on les respecte et qu'on les admire.

Propos recueillis par Emmanuelle Ryser

ASSOCIATION
atelier
Signal 19

L'exposition est organisée par l'association atelier Signal 19. Son but est de soutenir le travail de Véronique Walter. Vous avez aimé ? Devenez membre !